

Les paperoles de la mémoire

Si la génétique joua un rôle déterminant dans l'oeuvre scientifique de Jo Yoshida, il savait prendre ses distances avec elle comme avec l'ensemble de ses recherches, et il lui arrivait d'exercer à ses dépens cet humour dont se souviennent tous ceux qui l'ont connu et qui reste pour moi un trait majeur de sa personnalité.

Il lui est arrivé ainsi un jour d'évoquer devant moi le séjour qu'il avait fait à Paris à l'époque où il préparait sa thèse et où il fréquentait assidûment le département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale. A l'entendre, certains manuscrits de Proust, moins sacralisés qu'aujourd'hui, y étaient aussi moins protégés et donc exposés à des risques divers.

La description que me donna Jo, en riant, de la manière dont on les traitait à l'époque a fait sur moi une telle impression qu'elle a traversé les années et s'est inscrite dans ma mémoire. Je l'entends encore m'expliquer comment certains chercheurs, pris par le temps, finissaient de manger au-dessus des textes sur lesquels ils travaillaient, qu'ils époussetaient ensuite des miettes de leur repas.

Mais ce qui m'a surtout frappé dans son récit est un passage où il me décrit comment il arrivait qu'un fragment de manuscrit, tombé par terre, y reste un moment avant que quelqu'un le ramasse et le replace au hasard sur la liasse la plus proche. Je revois encore Jo mimant de la main le mouvement par lequel le chercheur ramassait la paperole et la rattachait négligemment à l'un des manuscrits, inventant par là sans le vouloir un nouveau texte originel.

*

Cette description, par l'un de ceux qui l'ont vécue, de l'aube de la génétique proustienne m'est revenue souvent à l'esprit au fil des années et a suscité en moi de multiples réflexions. Car, vraie ou fausse, cette scène décrit un moment de création exceptionnel, où un texte ancien se transforme après coup, comme dans ces histoires de science-fiction où un envoyé du futur vient modifier le passé pour influencer sur l'avenir.

En tant que freudien, j'aurais plutôt été porté jusque là, en pensant aux incertitudes de ma discipline, à croire en la scientificité de la génétique. Qu'elle

puisse aussi reposer sur des hasards de ce type me la rend finalement plus proche et je suis séduit par cette idée d'un manuscrit en mutation constante, qui évoque la littérature aléatoire, mais aussi ce qui se produit dans toute lecture.

Car imaginaire ou non, cette scène ne fait sans doute que reproduire d'autres scènes survenues réellement après la mort de Proust, et l'on peut imaginer que certains manuscrits posthumes ne nous sont parvenus qu'après avoir eux aussi connu, de la part des proches de l'écrivain ou de ses héritiers, ces corrections involontaires.

Je ne connais pas suffisamment la génétique proustienne pour imaginer quelles conséquences ces interversions ont pu avoir, non seulement sur l'établissement des manuscrits, mais aussi sur le texte même des éditions de la *Recherche*. Mais il ne me déplait pas de penser que certaines d'entre elles, et donc certains événements du texte, doivent pour une part à la manière dont tel fragment s'est retrouvé habiter une autre liasse que celle dont il était issu.

*

Je serais tenté aussi de voir dans cette scène une image de la mémoire et de la manière dont elle ne cesse en nous de combiner les fragments qui la composent, essayant, pour produire du sens, de les associer à des groupes de souvenirs. Conception proche de celle de Proust, chez qui, hormis en de rares moments privilégiés, le passé échappe à toute saisie assurée. Aussi fallait-il sans doute un proustien pour raconter cette scène de transformation des manuscrits.

Cette scène pourrait d'ailleurs illustrer ce dont elle fournit un modèle, puisque je ne peux moi-même la situer avec précision et me rappeler si Jo me l'a racontée en France ou au Japon. Je ne parviens même pas à être sûr que je ne l'ai pas fantasmée. Une amie généticienne, à qui j'en ai parlé, a émis quelque doute sur son authenticité, pensant que les manuscrits proustiens n'étaient pas en libre accès avant d'être classés.

Dans une conception plus freudienne de la mémoire, dominée par l'idée des souvenirs-écrans, je me demande pourquoi cette scène m'a tant marqué, parmi tous les épisodes comiques que Jo m'a racontés au fil des années, et quelle autre scène plus secrète elle dissimule, comme si elle était indissolublement liée pour moi à la figure de mon ami disparu. J'imagine qu'elle a à voir avec sa maladie,

dont, sauf erreur, il datait le début à ce séjour parisien.

Dans les deux conceptions, freudienne et proustienne, de la mémoire, comme dans l'anecdote racontée par Jo, le passé a laissé place à des constructions proches de la fiction. Et peut-être est-ce à cette fragilité de la mémoire—celle des textes et des hommes—, mais aussi de tout savoir scientifique, que Jo faisait allusion quand sa main, pendant qu'il me racontait cette histoire, dessinait en l'air, comme dans une forme hésitante d'écriture, le trajet de la paperole égarée.

Pierre BAYARD

Université de Paris VIII